# Théâtre Français de la République. *Le Misanthrope*.

Quand je vois cet ancien chef-d’œuvre, cette première comédie du monde, apparaître quelquefois sur notre théâtre moderne, au milieu de nos jolis petits drames nouveaux et de nos romans musqués, il me semble voir le duc de Sully, retiré depuis longtemps dans ses terres, arriver tout à coup de la campagne, et entrer dans la salle du conseil, au milieu des petits-maîtres et des agréables de la cour de Louis XIII : à l’aspect de cette physionomie noble et vénérable, ces jeunes fous ne sont frappés que du ridicule de son costume antique ; ils oublient ses vertus, ses exploits, ses services, pour s’occuper de son habit et de sa fraise, qui n’est pas à la mode : le plus grand homme de l’Europe leur sert de jouet, parce que sa parure n’est pas d’un bon ton et dans le dernier goût du jour ; au lieu d’écouter et d’admirer, ils ne savent que rire : c’est *Le Vieillard et les Jeunes Gens.* Sully, sans daigner faire attention à cette grossière indécence, qui lui fait pitié, s’avance vers le roi, et lui dit gravement : *Sire, lorsque le feu roi, votre père, me faisait l’honneur de m’appeler à ses conseils, nous ne parlions point d’affaires qu’on n’eût au préalable renvoyé les baladins et les bouffons de cour.* Ce *préalable* rendit les jeunes courtisans un peu plus sérieux, et ces étourdis reconnurent leur maître, même dans l’art de lancer un trait satirique.

Quelques détails d’une antique simplicité, quelques expressions surannées, l’austérité de la composition, voilà la fraise du duc de Sully qui fait rire nos jeunes auteurs à la mode. Mais la chaleur et la vérité du dialogue, la profondeur des idées, la vigueur et la fierté du coloris, cette éloquence vive, naturelle et rapide, cet esprit fondu dans le bon sens, ces beautés fortes et mâles qui étonnent toujours les connaisseurs, ne font presque aucune impression sur le petit peuple des spectateurs, et même des soi-disant gens de lettres ; ils n’admirent point *Le Misanthrope* par sentiment, mais par respect humain ; ils le regardent comme un tableau du temps du roi Dagobert, ou comme une vieille tapisserie.

Faut-il s’étonner si le vulgaire des spectateurs ne sent pas le mérite du *Misanthrope*, puisque J.-J. Rousseau lui-même s’y est mépris ? C’était cependant un philosophe, mais sa philosophie était celle d’un sophiste qui veut faire du bruit ; il jouait lui-même avec assez de succès dans le monde le rôle de misanthrope, pour être fâché que Molière eût rendu ce personnage ridicule. La critique du *Misanthrope*, par le citoyen de Genève, est à peu près le seul paradoxe qu’il se soit permis dans sa *Lettre sur les Spectacles*, le plus moral et le plus sensé de ses ouvrages.

Si l’on veut en croire Rousseau, c’est le *ridicule de la vertu* que Molière a joué dans *Le Misanthrope* : comment un philosophe qui se pique si fort de dialectique, a-t-il pu se permettre une subtilité aussi puérile ? La vertu n’a point de ridicule, et l’auteur qui essaierait de ridiculiser la vertu sur la scène, serait un monstre ennemi, de la société : ce n’est donc point le *ridicule de la vertu* que Molière a joué : il est difficile de s’exprimer d’une manière moins exacte et plus impropre ; c’est le ridicule d’un homme d’ailleurs estimable par quelques vertus. On peut être franc et brutal, on peut avoir de la probité sans avoir ni douceur, ni modération, ni prudence ; on peut être bon et dur, et frondeur atrabilaire, et censeur indiscret : dira-t-on que Goldoni, dans son *Bourru*, a joué le ridicule de la bienfaisance ? Les fanatiques de bonne foi sont presque toujours d’honnêtes gens : ne peut-on pas montrer le ridicule et le danger du fanatisme sans manquer au respect dû aux gens honnêtes ? La vertu n’est jamais dans les extrêmes, et l’excès même de la vertu est un grand vice : la première, la plus essentielle des vertus, est d’aimer les hommes, de leur pardonner, de compatir à leurs faiblesses, de plaindre les coupables en détestant les crimes. L’humeur, l’impatience, l’entêtement, l’inflexible rigueur, sont de vrais défauts qu’il ne faut pas ménager, parce qu’ils se trouvent quelquefois dans un homme droit et sincère.

M. de Montausier, si l’on en croit les faiseurs d’anecdotes, répondit à ceux qui voulaient lui persuader que Molière avait eu dessein de le jouer dans *Le Misanthrope* : *Je voudrais bien lui ressembler*. Montausier n’a point dit une pareille sottise ; car s’il eût ressemblé au Misanthrope, il ne serait pas resté un mois à la cour, qu’il n’avait cependant pas envie de quitter : on sait que sa femme et lui avaient une vertu très humaine ; l’homme qui eut d’abord tant d’aversion pour les satires de Despréaux, n’avait nulle disposition à devenir misanthrope.

Il y a des frondeurs honnêtes, tels que le Misanthrope ; il y en a qui couvrent leur ambition du masque de la misanthropie : ces déclamateurs éternels, ces novateurs chagrins, qui voudraient trouver des anges dans les hommes, sont des diables envoyés sur la terre pour y souffler le désordre et l’anarchie. Qu’est-ce que la société ? une réunion d’hommes, et par conséquent un assemblage de défauts, de vices et de passions : le spéculateur perfide qui trace dans son cabinet des plans de perfection chimérique, désorganise à son profit, mais ne corrige pas. Il y a dans l’*Histoire des associations civiles* peu d’exemples d’un abus qui n’ait pas été réformé par des abus plus grands, et les faits ne nous manqueraient pas à l’appui de cette grande vérité ; supporter les hommes tels qu’ils sont, diriger leurs passions vers un but utile, tirer parti de leurs préjugés et même de leurs vices, c’est le plus haut degré de la saine philosophie, c’est le sublime de la science de l’homme d’état. Montaigne, grand ennemi des *nouvelletés*, dont il avait sous les yeux les funestes effets, comparaît les réformateurs du genre humain aux médecins qui guérissent la maladie en tuant le malade.

Molière a donc rendu un grand service à la société ; il a bien mérité du genre humain, en jetant du ridicule sur ces clabaudeurs qui ne cherchent qu’à bouleverser le monde pour y établir l’ordre ; il nous a montré ce travers dans un honnête homme, qui n’est qu’imprudent et opiniâtre, et qui prend sa bile pour de la vertu ; mais combien de tartufes s’érigent en censeurs des vices dont ils profitent ! Le sage observe, raisonne, plaisante ; le charlatan déclame ; l’enthousiaste d’honneur et de probité n’est souvent qu’un fripon, et le jargon emphatique de la sensibilité cache presque toujours un égoïste. Rousseau, ennemi de la société par système, frondeur des vices et des abus par métier, n’avait garde de blâmer dans l’Alceste de Molière cette humeur noire, cette âpreté et ce fiel dont lui-même nourrissait ses paradoxes et son éloquence.

Je ne m'accoutumerai jamais à voir les premiers sujets du Théâtre Français, réunir leurs talents pour faire valoir des drames, tandis qu'ils abandonnent aux subalternes les chefs-d’œuvre de Molière : quels sont les acteurs auxquels *Le Misanthrope* est en proie ? Baptiste, Desprès, Armand, Lacave, etc. Mesdames Suin et Gros ; il me semble que par respect pour Molière, il faudrait autrement distribuer les rôles. Fleury serait beaucoup mieux placé dans le misanthrope que dans le rôle du jeune Sainville ; et Mlle Contat jouerait mieux la prude Arsinoé, que la Gouvernante : cette prude, dont on fait une caricature, pourrait aussi être rendue d'une manière fort comique par Mlle Devienne. Saint-Fal et Damas devraient se charger des deux marquis. Monvel serait excellent dans Philinthe ; Naudet cependant n'y est pas absolument déplacé ; s'il manque de noblesse, il a du naturel. Je ne vois que Mlle Mézerai pour Célimène : le rôle est un peu fort pour elle, et l'emploi des grandes coquettes à ce théâtre, n'est pas assez bien fourni. Il faudrait aussi que les acteurs se donnassent la peine d'étudier de nouveau la pièce, pour la bien entendre ; qu'ils fissent tous leurs efforts pour se pénétrer de l'esprit et se monter au ton de Molière. *Le Misanthrope* est infiniment plus difficile à jouer que tous les drames et les marivaudages possibles. Les grands artistes de ce théâtre s'estiment trop peu, lorsqu'ils se réservent presqu'exclusivement pour ces fariboles. Par le premier article de leur constitution, il devrait être statué que tous les rôles des pièces de Molière ne seraient jamais joués que par des chefs d'emploi.